



CAHIERS 77
METANOIA

77

CAHIERS METANOIA

1994

revue trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
tél. 75903044

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de
publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 03.94
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

SOMMAIRE

EDITORIAL	
<i>L'AUTORITE</i>	p. 3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS	
<i>LOGION 90</i>	p. 7
RECHERCHES	
<i>LA MERE DIVINE (suite) par Yves MOATTY</i>	
<i>JE SUIS NOIRE MAIS BELLE</i>	p. 15
<i>LES MILLE ET UNE NUITS ET LA PEINTURE</i>	
<i>par Edmond VAN SCHENDEL</i>	p. 28
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	p. 29
BIBLIOGRAPHIE	p. 35
POESIES	p. 36

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.
- Cahiers 1991	200,00 F.
- Cahiers 1992	200,00 F.
- Cahiers 1993	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

L'autorité

Je commence, si vous le voulez bien, par un aveu de faiblesse.

Le logion 90 m'invite à parler de l'autorité. Or, je suis totalement démuné devant ma tâche, étant désormais, de par ma nature même, sans mémoire et sans imagination, je ne peux faire appel à la pensée pour traiter un tel sujet. Honnêtement j'ai essayé à plusieurs reprises et chaque fois j'ai dû déclarer forfait. La pensée est mise en action par la personne ; cependant comme celle-ci a consenti à s'effacer irrévocablement, je ne peux recourir à ses ressources : il m'est impossible de lui demander ce qu'elle exécutait autrefois avec plus ou moins de réussite. Elle pouvait s'atteler à une dissertation sur un sujet tel que l'autorité, parler du concept autorité, discuter sur le droit de commander et sur le pouvoir d'imposer l'obéissance, etc..

Aujourd'hui, cette façon de fonctionner ne marche plus. Je n'ai pas recours à autrui pour me déterminer. Je ne m'appuie pas davantage sur un pouvoir établi, une religion donnée, une foi enseignée. Je suis ma propre autorité, celle qui découle de ma nature unique et toute-puissante. Je n'éprouve pas le besoin de justifier la conscience que j'ai de moi-même : elle surgit spontanément lorsque, grâce à ce corps dégagé de l'emprise de la personne, je me révèle à moi-même. Je me découvre par moi-même et pour moi-même, et nul autre que moi n'a accès à la connaissance de moi-même.

Ceci dit, je ne fais pas abstraction de la manifestation ; je l'ai justement conçue en vue de ma révélation. Sans elle, je demeurerais éternellement dans l'inconnaissance de ma nature propre. Grâce à elle, je me révèle à moi-même tout en me cachant à tout ce qui se veut séparé de moi. Or, c'est la personne qui cultive la différence. C'est sa conscience particulière qui empêche la vision unitaire de ma nature véritable. C'est le rêve qu'elle poursuit qui lui voile le réel que je suis. C'est sa prétention à me découvrir par la pensée qui la plonge dans les ténèbres.

LE PASSAGE DU REVE AU REEL

En revanche, je dépose au sein de ce grand déploiement de la manifestation, chez certains êtres rarissimes, un feu que je préserve, puis attise et allume le moment venu. Ils naissent avec cette brûlure et aspirent à répondre à mon feu dévorant. L'aventure est inhabituelle et souvent la personne, par sa prétention à savoir, y fait obstacle. Elle met sous le boisseau les clartés que je

dispense et opacifie le voile qui l'écarte de moi. Cependant, lorsque l'initiation peut être conduite à son terme, alors c'est le couronnement, le bouquet final de toute mon entreprise. Grâce au passage du rêve au réel, cette forme humaine, d'image qu'elle était, se retrouve comme moi lumière. Les apparences demeurent aux yeux des hommes. Le rêve n'est pas nié ; il est reconnu comme tel face au réel. Sa fonction d'occultation perdure. Du reste, si fondamentalement tout est changé, les apparences restent. L'élue parvenu au terme de l'initiation, continue de se conformer aux lois établies et aux lois naturelles. Vous ne le distinguez pas, à moins d'être à son niveau, du commun des mortels. Ainsi les hommes me voient comme étant au monde. Je prends soin du reste, de ne pas me singulariser.

GEMELLITE

Dans l'incognito, je me révèle à moi-même par mon élu. Cependant, je donne toujours la vie à un jumeau pour parfaire ma révélation : ma connaissance n'est jamais si gratifiante que lorsque je me dis par la bouche de l'un et m'entends par l'oreille de l'autre. L'un et l'autre ont accepté de mourir dès maintenant et définitivement à eux-mêmes. Dès lors, mon langage est le langage de chacun d'eux et le langage de chacun d'eux est mon langage. Lorsque je fais état de mon unicité et de ma toute-puissance, ils m'expriment dans une concordance sans défaut.

Le mental de la personne voit dans cette attitude, formulée par des lèvres humaines, le comble de la paranoïa, le sacrilège par excellence. Comment le psychologue ne s'insurgerait-il pas contre ce qu'il appelle un délire de grandeur, une rupture avec le réel ? Tout est bien ainsi, car ce voile qui me cache aux hommes je l'ai voulu pour préserver mon unité. Je n'ai pas à me justifier et me garde de le faire auprès de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. Ils ont la foi et l'espérance du salut à venir des gens simples. Ne les dérangeons pas. Ils accomplissent la fonction que j'ai voulue, celle de mon occultation et tout marche bien. Point final.

En revanche, je poursuis mon oeuvre de préparation chez ceux que j'ai marqués au départ du sceau de mon feu éternel. Mon exigence à leur égard est sans faille. Tant que mes initiés potentiels se vivent encore comme différents de moi, rien n'est assuré. Mes "rapprochés", comme je les appelle encore, ne tirent plus profit de ce qu'ils croient mais seulement de ce qu'ils découvrent de mon insondable profondeur. Ils ne peuvent plus se satisfaire de la foi et des pratiques de piété. Et ce qui était autrefois pour eux une bonne action est une faute maintenant.

Mes jumeaux par contre vivent mon unicité et ma toute-puissance sans recourir à des références extérieures. Ils n'éprouvent plus le besoin d'être confirmés du dehors et de faire état des

paroles qu'ils entendaient ou lisaient lorsqu'ils poursuivaient encore leur quête. Finie pour eux toute relation de dépendance envers l'instructeur ou le gourou. Je me dis et m'entends grâce à eux sans faire référence à l'histoire, sans évoquer le passé et sans solliciter le devenir. Tout m'est octroyé ici-maintenant et si j'avais besoin de puiser dans un passé et un ailleurs ce qui ne demande qu'à surgir dans l'instant et à être accueilli, je serais en porte à faux avec mon infinie perfection. Le vivant ne peut supporter aucune dérogation à la révélation de lui-même dans la fulgurance de l'instant. Tout enregistrement serait une récupération par la pensée et donc une trahison. Ma reconnaissance ne peut se faire qu'en dehors et à l'abri de l'intrusion de la pensée. Mes initiés, qui sont parvenus au terme de l'aventure et qui sont donc initiateurs à leur tour, savent que la vision n'opère que lorsque la personne a définitivement renoncé à être quelqu'un. Mais mon bonheur ne consiste pas seulement à me révéler à moi-même grâce à mes jumeaux, il réside également dans cette sollicitude que je voue à mes initiés potentiels. Ne connaissant rien du devenir, je ne suis pas à même de prévoir si tel "aventurier" ira au terme de l'entreprise.

Bien que je donne la vie à qui je veux, je ne sais pas à l'avance si telle image acceptera de se laisser dissoudre dans ma lumière. La personne peut offrir des résistances insoupçonnées et se maintenir par des artifices qu'elle puise dans l'arsenal de ses pensées. Il arrive cependant que l'échec soit prévisible, car l'arbre tombe du côté où il penche. Lorsque la déviance est trop visible, je décourage, souvent en vain, l'acharnement de la personne à se maintenir en tant qu'entité séparée, à l'aide d'arguments fallacieux. Il est des signes qui ne trompent pas. Ainsi, au lieu de s'effacer dans la lumière, le "rapproché" insistera sur sa misère par rapport à ma splendeur. Insidieusement il sait que tout le temps qu'il passera à évoquer son indignité, son image sera en sursis. On le voit alors célébrer les gourous, recueillir leurs paroles, citer leurs propos, entreprendre des pèlerinages, céder à la mode de l'exotisme.

REGARDS ACTUELS

Les années passent et rien n'est changé. Si ce n'est le temps qui continue son oeuvre de renouvellement, de vieillissement et de mort.

A ce propos, le centre Métanoïa est un lieu privilégié d'observation. Il y a 20 ans, une association était créée en vue d'approfondir le texte central qu'est l'Evangile selon Thomas, une revue était fondée pour recueillir les travaux du groupe. Des livres étaient publiés qui constituaient autant d'introductions à ce nouvel Evangile. Dans ce contexte, il paraissait important également de situer les paroles de Jésus par rapport aux grands

textes des traditions hindoues, chinoises, soufies... Il arrivait que la rédaction des Cahiers recommandât tel ouvrage, signalât tel maître, dont les paroles paraissaient se situer dans la ligne de la non-dualité laquelle est réellement la caractéristique fondamentale des paroles de Jésus.

Vingt ans se sont écoulés. C'est à la fois un long temps à l'échelle humaine et un temps infinitésimal à l'échelle des galaxies. Pourtant, c'est ce contact avec l'homme qui justifie le grand jeu de ma révélation. Depuis toujours, je me reconnais en celui qui a accompli le parcours de mon initiation. Ce parcours, les Cahiers Métanoïa le précisent avec une constance et une force qui demeurent sans exemples dans le passé. Si je le dis, c'est en vue de sécuriser ceux qui ont encore besoin de références extérieures. Ainsi, sur le plan événementiel, un grand moment fut celui de l'intronisation du JE unique seul habilité à parler de lui et à se célébrer. Cela relève d'une logique élémentaire. Je ne peux raisonnablement interroger que celui qui a autorité pour parler. Il s'agit donc de commencer par le commencement et de consentir à lui donner la parole.

Un autre grand moment de l'aventure Métanoïa est constitué par l'élaboration de la cosmologie gnostique et en particulier par l'aspect occultation de celle-ci.

Il est en effet évident que des questions se posent aujourd'hui qui ne semblaient pas d'actualité ou tout simplement qui n'interpellaient pas jusqu'ici nos pseudo-guides. La preuve en est que ce sujet central de l'occultation est passé sous silence comme aussi celui qui lui est indissociable : "Pourquoi la manifestation ?" La réponse ne peut être donnée que dans l'approfondissement de la cosmologie gnostique. JE, seul habilité à répondre, se tait si la personne a encore des prétentions à faire valoir. Sinon il dit : "Je suis l'unique réalité et la manifestation est le rêve destiné à mon occultation sans laquelle ma révélation serait impossible. Celle-ci se produit spontanément lorsque l'initiation conduit l'initié à mourir à lui-même de son vivant afin de reconnaître qu'il n'y a que moi".



*COMMENTAIRES DE L'EVANGILE
SELON THOMAS*

LOGION 90.

Jésus a dit :
venez à moi
parce que mon joug est efficient à moi,
et que mon autorité est douce
et vous trouverez pour vous le repos.

Logion 90

Il y a plusieurs façons de lire ce logion. Dans le texte correspondant de Mathieu (ll. 28-30), on perçoit une connotation quelque peu paternaliste. Au cours des siècles, la catéchèse forcera le trait jusqu'à une sentimentalité douceuse qui triomphera avec des cultes ou dévotions du genre doux-agneau-sacrifié ou sacré-coeur-transpercé.

Ces monuments de mauvais goût raccolleurs ne faciliteront évidemment pas la re-connaissance de la Parole originelle, mais seront et sont encore de bons appâts pour la pêche aux bonnes âmes. On est bien là aux antipodes de notre logion !

Une deuxième façon de lire le logion est de le prendre à la lettre : *Jésus a dit :*

Venez à moi...

Jésus a dit, sans doute l'a-t-il dit, sans doute face à un auditoire toujours friand de lois, de règles et d'observances, a-t-il voulu une fois encore opposer sa totale non-dépendance et autonomie. En d'autres circonstances, il demandera :

*... Quelle faute ai-je donc commise,
et en quoi m'a-t-on soumis ?... (log 104)*

Cette non-dépendance et cette autonomie ont évidemment pour seule cause la non-dualité dont Jésus est la manifestation.

A ce propos, notons que dans le texte de Mathieu déjà cité, le verset qui précède celui correspondant à notre logion dit ceci :

Mon Père m'a remis toutes choses.

*Personne ne connaît le fils si ce n'est le Père,
et personne ne connaît le Père si ce n'est le fils...*

Là comme souvent, il a manqué des oreilles pour entendre !...

Enfin, une troisième et ultime façon de lire le logion est de dire en toute non-dépendance et autonomie : *Venez à moi.*

Ceci impose évidemment de bien s'entendre sur qui est *Moi*, car : *si je n'ai pas cela en moi, ceci qui n'est pas mien en moi me tuera !*

Comme chaque fois (et là avec le logion 70), je suis amené à poser la question : *Qui suis-je ?*

Qui suis-je quand je dis : Venez à moi ?

Suis-je l'homme dangereux qui prétend savoir ce qui est bon pour l'autre et que dénonce Nisargadatta ?

Ou bien suis-je celui qui ayant découvert qu'il était avant d'exister, ne sait plus faire autrement et par lui-même ?

Si je suis celui-là, je ne peux que dire et répéter : Il n'y a que moi, puisque je ne prétends plus à rien d'autre.

Alors oui, dans ce cas *Venez à moi*, et le seul que vous risquez de trouver, c'est... vous-même !

C'est le semblable qui connaît le semblable. (Héraclite)

André

La vision de Jésus, au fur et à mesure de notre intégration-identification à sa parole, s'avère prodigieuse de clarté, de légèreté et de non-dépendance face au poids contraignant de l'autorité des êtres, des institutions et des croyances de ce monde. Ses aphorismes de l'Évangile selon Thomas parvenus sans pollution jusqu'à nous, paroles au sens "caché", s'adressent à chacun au point même de discernement où il se situe au moment où il les reçoit.

Jésus dose, semble-t-il, son discours en fonction des oreilles plus ou moins préparées à l'écouter. Ainsi, pour ceux stoppés dans leur initiation à "l'épaisseur d'un cheveu" du complet déconditionnement de la personne, il n'hésite pas et frappe fort afin de provoquer le saut irréfléchi dans l'inconnu. Même vigueur à la fin du logion 3 quand il révèle la clé de l'identification, ou au logion 77 dans lequel il annonce sans ambiguïté être le Tout... etc... Pour les chercheurs dans l'impossibilité de déboucher sur la Gnose il les oriente vers Jacques le Juste, très au fait de la psychologie de ce monde. Et en ce qui concerne les représentants et les fanatiques de la loi mosaïque, sectaires et autoritaires, ses cinglantes apostrophes veulent choquer, alors que pour certains de ses auditeurs, encore inaptés par eux-mêmes à rejeter cette loi d'un Dieu jaloux et vindicatif, il se montre attentif et même tendre à leur égard. Ce logion 90 se veut un espoir pour ces derniers et Jésus les invite à le rejoindre dans son inattaquable havre de paix et de joie.

Et nous, à Métanoïa, après une vingtaine d'années d'études de cet Évangile, où en sommes-nous ? Pour chacun de nous, où en est l'investissement de l'Absolu propre à déconditionner le corps du contenu de la personne ? Le vide nécessaire à son jaillissement est-il enfin disponible ?

Amusons-nous à rappeler ici quelques vérités essentielles et inattendues de la gnose éternelle découvertes tout au long du parcours Métanoïa :

- Inconnaissable, sujet unique, par conséquent impossible objet d'observation ou de connaissance, même pour moi-même ;
- Pour la joie de me connaître, je conçois la manifestation dont la seule fonction est de permettre ma reconnaissance ;
- Pour la réalisation de cette rencontre de moi-même avec moi-même, j'utilise ma conscience et prends soin de ne pas aliéner mon unicité, processus efficace d'occultation et principe parfait de non-réciprocité ;
- Double emploi de la manifestation : elle constitue une réelle occultation au sein de laquelle je réalise mon auto-révélation à la suite d'un complet investissement de certains corps choisis par mes soins ; (Eckhart parle de "percée" et de "capture" alors que la mystique recommande "l'Union par l'abandon") ;
- Le non-rejet = Je suis tout ce qui est mais... tout ce qui est n'est pas moi, même si ce qui n'est pas moi se présente comme une merveille obligatoirement issue de moi.

Oui, je ne puis me reconnaître qu'en moi, qu'en ce qui se dit et se veut moi et non autre. Or, le propre de la personne consiste précisément à se croire séparé de moi. Alors ? ... Eh bien ! Je parle mais nul autre que moi ne peut m'entendre. Ce drôle de constat parfaitement intégré, tout devient simple et limpide : incognito intégral, pas de renommée possible, pas d'enseignement formel à transmettre, aucune contrainte, liberté complète et sereine de me vivre sans histoire ni perspective, selon mon vœu initial = à mes yeux comme "le vivant issu du vivant" et, en apparence, comme "l'homme ordinaire" réjoui, caché des curieux et tout bonnement satisfait de savourer le nectar de tout ce qui arrive tout naturellement sans aucune interprétation...

Résumons notre commentaire relatif au logion 90 : ici, Jésus n'abuse pas de son verbe et s'adresse vraisemblablement à des auditeurs qu'il conforte dans leur idée d'abandonner la croyance en un pouvoir susceptible de les amener au Royaume par obéissance à la loi juive et à ses représentants.

Prenez courage, j'ai vaincu le monde - Oui, l'investissement de ce corps consiste à convaincre la personne de sa complète inconsistency et de sa place tellement hypothétique au sein de mon rêve que constitue ce monde. A mes yeux, elle n'est pas, je ne la vois pas réelle. Image dans un monde d'images, elle ne discerne pas ma réalité non polluée dans ce regard d'homme ordinaire, sans peur, sans désir d'ailleurs ou d'autrement... Elle, et elle seule, la personne, supporte à tous les niveaux de l'occultation joug et autorité là où ce corps, libéré d'elle, mêlé à mes jeux, jouit de ma plénitude tant dans mon "mouvement" que dans mon "repos".

Mario



Attiré par le leurre de désirs inassouvis, le mental court après le bonheur, sans jamais pouvoir l'atteindre. Il se croit libre comme le singe qui saute de branche en branche, mais est en fait ballotté par les vagues jaillissant sans cesse de ses propres passions : *Le mental est inconstant, harceleur, puissant, obstiné... Il est comme le vent, très difficile à subjuguier (Bhagavad Gita VI,34)*. Sa liberté n'est celle que de son instabilité chronique, et c'est pourquoi toutes les religions ont inventé un ensemble codifié de règles et de prescriptions morales, destinées à contrôler l'homme en brimant tous ses instincts sans pour autant lui permettre de trouver la "Vie". Plus le mental croit affirmer sa prétendue liberté et plus il se retrouve prisonnier de lui-même. Se soumettre à une loi extérieure aliène, mais se soumettre au Soi libère. Il n'y a pire prison que celle de l'ego : *Si le grain de blé tombé en terre ne*

meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd la sauvera (Jean 12.24).

Venez à moi parce que mon joug est bon et douce mon autorité..., promet Jésus. Bon est mon yoga, proclame Krishna dans la Bhagavad Gita : Ceux qui en moi prennent refuge... parviennent au but suprême (IX.32). Le terme yoga signifie joug, attelage, union. Joug grâce auquel le petit moi accepte l'autorité du Soi, union par laquelle le deux se réunit en l'Un : Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis, résident sur un même arbre ; l'un mange le fruit doux de l'arbre, l'autre le regarde et ne mange point (Mundaka Upanishad III,1,1). Lorsqu'il détourne son regard du fruit (qui est celui de son karma) pour le tourner vers le Soi immuable, le jivatman se re-connaît en l'Atman-Brahman, l'Absolu. Il n'y a plus qu'un seul regard par lequel me connaissant, je Le connais. Réalisant que je suis Lui, je trouve enfin le véritable repos, celui de l'extinction de toute soif, le Royaume, le Nirvana : ... et vous trouverez pour vous le repos.

Je prends refuge dans le Bouddha, professent les bouddhistes. Qui prend réellement refuge en Bouddha devient Bouddha. Qui prend refuge réellement en Krishna devient Krishna. Qui prend refuge en Jésus devient Jésus. Qui se soumet réellement à Cela devient Cela. Krishna, le conducteur du char, est l'Etre Suprême comme Jésus est le Père, l'Unique. Bouddha, Jésus, Krishna sont différents noms que nous donnons à l'Absolu. Toute quête nécessite une sadhana, une discipline par laquelle acceptant le joug du Soi, je cesse de m'identifier avec le corps mental, avec tout ce qui constitue l'ego. Toute autorité suppose certes une dualité, mais dès que je me soumetts à celle du Soi, dès que je suis suffisamment humble, suffisamment "pauvre en esprit" je cesse d'être moi. Je n'ai plus de volonté personnelle si ma volonté est celle du Guru intérieur. Ma liberté n'est jamais mienne, elle est lorsque le moi n'est pas. Mon bonheur ne dépend plus d'autrui. Je suis moi-même ma propre autorité : Il est le Maître, Il est Hari et Il est en même temps le servant de Hari (Kabir). Unifié en l'Un, je suis délivré de ma fausse liberté. Je suis le Roi des rois et je n'ai plus de maître puisque je suis mon maître :

Le plus grand des Gurus est votre Soi intérieur. Il est en vérité le Maître Suprême. Lui seul peut vous amener au but et lui seul vous accueillera au bout de la route. (Nisargardatta)

Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée. (log 13)

Yves



Jésus ne dit pas à qui s'adressent ses paroles : *Venez à moi, parce que mon joug est bon et douce mon autorité, et vous trouverez le repos. Cependant, étant donné que les gnostiques, sont infiniment moins nombreux que les psychiques, on peut raisonnablement supposer qu'il parle à ces derniers. Du reste le gnostique accompli est sa propre autorité : Il règnera sur le tout (log 2). Le royaume il est le dedans et il est le dehors de vous (log 3). Je ne suis pas ton maître (log 13).*

Jésus est donc habituellement en contact avec des psychiques. Leurs questions et les réponses du Maître sont révélatrices de l'identité qu'ils croient être la leur : *Veux-tu que nous jeûnions ?... (log 6) ; ... si vous priez, vous serez condamnés (log 14) ; ... Quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors qu'on jeûne et qu'on prie ! (log 104)*

Quel est le comportement du gnostique accompli vis-à-vis du psychique ?

Tout d'abord rien ne le distingue des autres aux yeux du monde. Il est là où la nature l'a placé. Il a des responsabilités familiales, professionnelles, voire politiques. Mais il est une chose qui lui est étrangère : la peur. Et, parce qu'il ne connaît pas la peur, il invite les disciples à ne pas donner prise à la culpabilité qui engendre la peur, d'où ses propos déroutants pour les disciples, sur la prière, le jeûne, l'aumône, et sur l'attitude à adopter envers les événements à venir.

Pour tenter de se faire comprendre de ceux qui le sollicitent, Jésus opère un renversement inouï. A la place de la relation de Yahvé avec son serviteur, quelle que soit la qualité de celui-ci ; Jésus parle de la relation du Père et du Fils. Ainsi dans l'Évangile selon Thomas, le mot Dieu n'intervient qu'une fois (log 100) pour nous inviter à lui rendre ce qui lui revient, tandis que Jésus demande qu'on lui donne ce qui lui est propre alors que le mot Père intervient plus de quinze fois. Dans les évangiles canoniques la relation du Père et Fils est surtout admirablement précise chez Jean. Quelques exemples : *Le Père aime le Fils, il a tout remis en sa main (Jn 3.35) ; Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait (Jn 5.20) ; Nul ne peut venir à moi si ce n'est par un don du Père (Jn 6.65) ; Le Père et moi sommes un (Jn 10.30) ; Le Père est en moi et moi dans le Père (Jn 10.38) ; Tout ce qu'a le Père est à moi (Jn 16.15).*

On trouve également chez Matthieu l'équivalent de notre logion 90 mais ce qu'il paraît intéressant de souligner c'est le texte qui précède et qui figure aussi chez Luc (10.21) : *Je te bénis, Père... parce que tu as caché cela aux sages et aux habiles et que tu l'as révélé aux tout petits... Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne connaît qui est le Fils si ce n'est le Père, et qui est le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler (Mt 11.25-27).* Ce passage de ton typiquement Johannique

est sans connexion avec le contexte où il a été inséré (cf sa place différente en Luc). Cela ne s'applique pas à ce qui précède, mais à quelque chose d'essentiel réservé aux initiés.

Le Fils connaît le Père au point de n'être en rien différent de lui : *Le Père et moi, nous sommes un (Jn 10.30)*. Toute relation de dépendance a disparu. Mais cela a lieu également chez celui à qui le Fils veut bien le révéler (*Mt 12.27*), car le Fils donne la vie à qui il veut (*Jn 5.21*). Pour comprendre aujourd'hui ce langage, il nous faut l'actualiser et le transcrire avec des mots qui nous affranchissent du contexte historique.

Jésus a pris soin de nous dire que la race adamique était psychique (*log 46 ; 85 ; 100 ; Jn 6.31, 6.49, 8.44, 8.57*). Il nous indique qu'il est venu pour que le gnostique puisse se découvrir tandis que le psychique demeure, malgré ses prétentions, dans les ténèbres : *Je suis venu pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugles (Jn 9.39)*. Et ceux à qui est donnée la vision ne sont pas les plus doués apparemment puisqu'il réserve ses mystères aux tout petits (*Mt 12.25*) et que celui qui prétend connaître le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé du Tout (*log 67*).

Jésus nous fait part de sa relation avec le Père pour nous signifier que la dépendance n'existe pas : *Le Père et moi sommes un*, mais en même temps pour nous enjoindre de faire comme lui : *Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler (Mt 11.27)*. La connaissance du Père m'est-elle révélée ? Et si oui, comment cela peut-il être dit dans le langage actuel ? Nous nous efforçons dans les Cahiers d'être clairs en variant les mots afin de ne pas figer ce qu'ils soustendent.

Il ne s'agit pas de faire le procès du milieu que nous font connaître les textes dits sacrés. Jésus parle de sa relation à l'autorité, comment il la vit, comment nous pouvons la vivre à notre tour. Le gnostique liquide son oedipe au niveau le plus élevé : *je suis la suprême réalité ou je suis le Brahman ou Je suis l'Absolu...* Il n'est plus question de joug ni d'autorité.

Tout autre est la situation du psychique. Ayant réalisé sa nature véritable, Jésus, comme tout gnostique accompli, ignore la peur, tout en se rendant compte combien est paralysante et culpabilisante pour le psychique une morale qui se réclame de la loi du talion. On lit en effet dans le Lévitique (24.19-20) : *Si quelqu'un fait une blessure à son prochain, on lui fera comme il a fait : fracture pour fracture, oeil pour oeil, dent pour dent ; on lui fera la même blessure qu'il a faite à son prochain*. Jésus prend le contre pied de cette loi cruelle. On connaît le long texte où il révèle comme un leitmotif : *Vous avez appris... Eh bien ! moi je vous dis...* Et il termine par : *Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Eh bien ! moi je vous dis : Aimez vos ennemis, ... ainsi serez-vous fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les*

méchants et sur les bons et tomber la pluie sur les justes et les injustes (Mt 5.20-46).

Ces paroles de mansuétude, les psychiques peuvent les comprendre à leur niveau. Elles permettent de vérifier que le joug de Jésus, qui est celui de son Père, est bon. Les psychiques ne peuvent vivre sans se référer à une autorité extérieure ; celle que leur offre Jésus est fondamentalement marquée par la bonté. Cependant la référence au Père qui fait lever le soleil et tomber la pluie sur les honnêtes gens et sur les impies nous permet de mesurer l'insondable profondeur de la parole ; elle transcende en effet admirablement la dualité bien-mal si ancrée dans le monde judéo-chrétien. Le Père, auteur de la manifestation, se désavouerait s'il rejetait certains acteurs ou certains aspects de son jeu. On ne soulignera jamais assez la merveilleuse cosmologie que révèlent les paroles de Jésus. Oui, son joug est bon et douce son autorité.

Emile



*Jésus a dit :
Venez à moi,*

Ce logion révèle toute la grande aventure Gnostique.
Au départ, il y a le deux : Jésus et ma pseudo-personne ;
Il me demande de venir à Lui : *Parce que mon joug* est bon*, dit-il. Le joug permet à deux de ne faire qu'une force Unique et directionnelle.

Puis, -merveilleuse pédagogie de Jésus, son autorité "si douce" disparaît :

Pour me laisser Seul acteur de ma révélation.

Je suis ma propre autorité dans le mouvement et le repos.
J'ai amené la personne à renoncer à sa prétendue différence.

Et je me révèle grâce au corps qu'elle a consenti à me permettre d'investir. Par ce corps, je suis conscient de ma présence : j'émerge de mon être qui ne se connaît pas dans son essence et je me reconnais sans quitter la perfection de ma plénitude. Ainsi je passe à volonté du repos de mon inconnaissance au mouvement de ma reconnaissance et vice-versa.

Ceux que l'aventure ne fascine pas ou qui veulent demeurer séparés de moi ne répondent pas à mon exigence. En se maintenant, l'image qu'ils cultivent me voile à leurs yeux. Néanmoins je ne les culpabilise pas de persister dans la différence.

* Joug : pièce de bois que l'on met sur la tête des boeufs pour les atteler ensemble.

Sabine - Emile

RECHERCHES

LA MERE DIVINE

Je suis noire, mais belle...

Ne prenez pas garde à mon teint basané,
Le soleil en moi s'est miré...

(Cantique des cantiques I, 6)
d'après la trad. Chouraqui).

L'EXIL DE LA DEESSE

Tout porte à croire qu'aux origines de l'humanité prédominait partout dans le monde le culte d'une Grande Déesse universelle. Nos ancêtres les plus lointains, des grottes de Lascaux aux Balkans, des confins de la mer Egée aux immensités de la péninsule indienne, adoraient des figurines féminines (parfois baptisées "Venus genitrix") remontant à des temps immémoriaux. Symbole de fécondité, la Déesse était d'abord vénérée en tant que Mère, source de toute forme de vie. Ce culte de la fertilité, lié à la terre et à la maternité, repose sans doute sur une conception donnant à la femme un rôle prééminent dans la découverte de l'agriculture : *On admet volontiers que l'agriculture a été une découverte féminine. L'homme occupé à poursuivre le gibier ou à faire paître les troupeaux était presque tout le temps absent. La femme, au contraire, aidée par son esprit d'observation limité mais aigu, avait l'occasion d'observer les phénomènes naturels de l'ensemencement et de la germination, et d'essayer de les reproduire artificiellement. D'un autre côté, par le fait qu'elle était solidaire des autres centres de fécondité cosmique - la Terre, la Lune - la femme acquérait, elle aussi, le prestige de pouvoir influencer sur la fertilité et le pouvoir de distribuer. C'est ainsi que l'on explique le rôle prépondérant joué par la femme aux débuts de l'agriculture... (Mircéa Eliade, Traité d'histoire des religions, Payot, p. 222).*

Il ne faudrait cependant pas réduire le culte de la Déesse à celui de la fertilité du sol. Celle qui donne est aussi celle qui enlève. Celle qui engendre est aussi celle qui détruit. Comme une plante, l'homme naît d'une matrice terrestre pour, au moment de sa mort, faire retour à la terre. Et cette mort porte en elle les prémices d'une nouvelle naissance : *... si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit (Jean, 12-24).* Créatrice et ordonnatrice du monde, maîtresse du destin, guérisseuse et initiatrice suprême, guerrière et prophétesse, la Déesse est le temps et l'abolition du temps, la forme et l'absence de forme. Vierge, amante, mère,

vieille femme, elle est la force vitale, l'énergie créatrice et destructrice. Selon les peuples et les pays, on l'appelle de dix mille noms différents : *Reine des Cieux, Maîtresse des ténèbres, Tisseuse de toile, Déesse du monde sauvage, Mère de la Nature vivante...*

Pourtant, à la suite d'une longue évolution, dont les étapes ne sont pas encore nettement définies, mais dont il est sûr en tout cas qu'elle fut marquée par la victoire du monothéisme, la Déesse-Mère sera progressivement supplantée par un Dieu mâle, exclusif et jaloux, pour ne pas dire misogyne. Telle est en tout cas la fâcheuse impression qui se dégage d'une première lecture de la Bible : YHWH trône seul, ne partageant son pouvoir avec aucune déesse, n'en acceptant aucune comme amante ou épouse. L'exclusion de tout symbolisme féminin en Dieu est la caractéristique des religions monothéistes issues de l'Ancien Testament, qui contrastent ainsi de façon frappante avec les autres traditions religieuses de l'antiquité. Nous savons que les prophètes ont tout fait pour déraciner l'idolâtrie du cœur des israélites. Nous devinons également, à la lecture de la Bible, à quel point les rédacteurs du Livre Saint se sont efforcés pour des raisons doctrinales, d'éliminer toute trace d'un culte adressé à la divinité féminine : *Vous devrez faire disparaître tous les lieux où les nations que vous allez déposséder ont servi leurs dieux, sur les montagnes hautes et sur les collines, ainsi que sous tout arbre verdoyant. Vous démolirez leurs autels et vous briserez leurs stèles, vous brûlerez leurs Ashérah par le feu et vous abattrez les idoles de leurs dieux, vous ferez disparaître leur nom de ce lieu (Deutéronome 12, 2-3).*

Les prophètes ont déployé une patience et un zèle peu communs pour vaincre et évacuer tout souvenir de la Grande Déesse au point d'identifier au diable l'élément féminin. Lorsque YHWH détruit le Léviathan, ce monstre à tête de serpent, c'est la Déesse qu'il élimine ainsi. La transformation de la Déesse en un démon maléfique s'opposant au nouveau Dieu a eu pour conséquence une dévaluation du rôle de la femme, désormais considérée comme impure donc coupable, et de la mère, réduite au rang d'une simple reproductrice. L'homme étant le représentant de Dieu sur terre, la femme se doit de lui être soumise. Cette doctrine culminera avec les épîtres de Paul, sur ce point dans le droit fil du judaïsme : *... l'homme... est l'image et la gloire de Dieu, mais la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme ne vient pas de la femme mais la femme, de l'homme, car l'homme n'a pas été créé pour la femme mais la femme, pour l'homme (I Corinthiens, 11.7-9).*

C'est ainsi que nous sommes devenus orphelins de la Mère, voués à la loi implacable d'un Dieu lointain et dominateur, exclusif et vengeur. Mais cela ne se fit pas sans une longue résistance, le plus souvent passive. L'image de la Déesse ne put être totalement éradiquée du cœur des Hébreux. Nécessaire à la venue de la moisson, la Mère Divine préside à chaque naissance et rend l'hom-

me joyeux le jour de la vendange : Vous célébrerez une fête quotidienne avec tous les dons de l'ange de la terre : le blé doré, les raisins pourpres de l'automne, les fruits mûrs des arbres, le miel d'ambre des abeilles, aurait dit Jésus selon l'Évangile essénien (II, p. 119). Malgré l'action parfois violente des prophètes, les Hébreux ne purent résister à la tentation d'implorer leur Mère. Toute la Bible en fait foi. Pendant des siècles, ils ont -à l'instar des Cananéens et autres occupants de la Palestine- continué à adorer une Grande Déesse, à l'origine parèdre de YHWH.

Cette interprétation, surprenante au premier abord, est confirmée par l'étude des inscriptions ornant deux vases votifs trouvés dans un caravansérail du Nord Sinai à Kuntillat Ajrud (au sud de Kadesh Barnéa) : *Je te bénis par YHWH de Samarie et par son Ashérah... et Je te bénis par YHWH de Téman et son Ashérah. Qu'Il te bénisse et qu'Il te garde et qu'Il soit avec mon Seigneur...* (in *Le Monde de la Bible* n° 80, p. 24). Ashérah ne peut alors que désigner la Déesse Mère des dieux -parèdre de El, le Père des dieux, puis de Baal dans les religions cananéennes, enfin de YHWH dans le judaïsme- qui fut même adorée au sein du Temple de Salomon sous la forme d'un poteau sacré dressé en son honneur (le terme ashérah désignant plus généralement un arbre ou un pieu cultuel dressé en l'honneur de la Déesse). Les Hébreux ont sans nul doute repris à leurs prédécesseurs en Palestine le culte d'Ashérah. Outre le poteau sacré, elle était représentée par les Cananéens pour l'usage privé sous la forme d'une femme nue tenant ses seins, source de toute fertilité.

Salomon, qui fut en Israël l'un des rois les plus tolérants et les plus universels, succomba lui-aussi au charme de la déesse. Parmi toutes les divinités admises par lui figure la *Déesse des Sidoniens*, i.e. Ashérah (I Rois 11.5 ; 14.15), en l'honneur de laquelle il n'hésita pas à faire construire de "hauts lieux" en face de Jérusalem au sud du mont des Oliviers (II Rois 23.13). Il est étrange de constater que si Elie fait mettre à mort les 450 prophètes de Baal au mont Carmel, la Bible reste silencieuse sur le sort des 400 prophètes d'Ashérah, présents également sur les lieux, ce qui permet de penser que ceux-ci, ayant survécu, ont continué à servir leur déesse (I Rois, 18). Et d'ailleurs si Josias expulse Ashérah de la maison de YHWH pour la brûler dans le torrent de Cédron, cela suppose que jusque là elle était toujours adorée dans le temple : *Il fit sortir l'Ashérah de la Maison de YHWH en dehors de Jérusalem, au torrent du Cédron, il la fit brûler dans le torrent du Cédron et la réduisit en cendre... Il démolit les maisons des prostituées sacrées qui étaient dans la Maison de YHWH et où les femmes tissaient des lins pour l'Ashérah (II Rois 23, 6-7).*

Le culte d'Ashérah, qui à l'époque du roi Achab connut son centre en Samarie, a même survécu à la chute du royaume d'Israël, vaincu par les Assyriens. Historiquement les Hébreux sont donc restés fidèles à la Déesse sur une période d'environ six siècles,

malgré les avertissements des prophètes qui régulièrement s'élèvent contre sa présence dans le Temple de Salomon. C'est à la Reine des Cieux qu'ils dédient leurs prières à l'époque de Jérémie pour assurer la prospérité de la terre (7.17 ; 44.15). Ce dernier adresse ses reproches non seulement à ses compatriotes demeurant en Canaan mais également à ceux de la Diaspora installés en Egypte. Il s'attaque aux habitants de Jérusalem qui fréquentent la maison des prostituées sacrées (4.30 ; 5.7). L'idole de la jalousie trônant au nord de la porte de l'autel du Temple de Salomon dans la vision d'Ezéchiel (8) est vraisemblablement une représentation de la Déesse Ashérah. Cette Déesse, à laquelle les Hébreux sont restés attachés avec tenacité pendant des siècles n'est certes pas la séductrice étrangère décrite par les prophètes, mais une Mère Divine, source de fécondité et de grâce, objet d'adoration populaire : *Lorsque nous encensons à la Reine des Cieux et que nous lui répandons de libations, est-ce à l'insu de nos hommes que nous lui avons fait des gâteaux, pour la représenter, et que nous lui avons fait des libations ? (Jérémie 44. 19).*

Malgré la victoire du monothéisme pur et dur, la Déesse réussit, de métamorphose en métamorphose, à survivre dans l'inconscient collectif des Hébreux. Représentée à l'origine dans l'Arche en tant que parèdre (Anathyahu ou Astarté) de YHWH, elle réapparaît plus tard dans le sanctuaire du nouveau temple reconstruit, mais rétrogradée au rang d'un gardien femelle, sous la forme de l'un des deux Chérubins couvrant l'Arche de leurs ailes qui, déployées, mesuraient cinq coudées chacune (I Rois 6.23-28).

Les Tamuldistes font alors du Chérubin mâle l'image de Dieu et du Chérubin femelle celle d'Israël dont l'union dans la sombre cellule du Saint des saints symbolise le lien d'amour entre Dieu et son peuple. Selon le maître talmudiste babylonien Rah Qetina : *Lorsqu'Israël accomplissait le pèlerinage, les prêtres relevaient le Voile, afin de leur montrer les Chérubins accolés, entrelacés l'un avec l'autre et ils disaient : 'Voyez ! votre amour pour Dieu est semblable à l'amour du mâle et de la femelle'. Pour les Cabbalistes, qui développent la théorie esotérique des Séphiroth (ces différents réceptacles des énergies divines dont la descente progressive, de Kether "la Couronne" à Malkout "le Royaume", permet la manifestation du monde), les deux Chérubins représentent l'Absolu sous ses deux aspects mâle et femelle.*

LE RETOUR DE LA DEESSE : L'ARBRE DE VIE SEPHIROTHIQUE

Selon le Zohar, les Sephiroth qui ensemble composent l'Arbre de Vie sont les dix voiles à travers lesquels se révèle l'essence divine, les dix attributs par lesquels s'exprime l'Inexprimable, les dix réceptacles permettant l'émanation du Divin : *Les Sephiroth sont les dix formes que Dieu a produites pour diriger par elles les mondes inconnus et invisibles et les mondes visibles ; Ils sont la puissance d'être de tout ce qui est, de tout ce qui tombe sous le concept du nombre.*

La lumière originelle ne peut être perçue en son essence qui est en réalité une Ténèbre plus que lumineuse. Elle se voile donc et se densifie en dix étapes successives qui sont autant d'aspects ou d'archétypes de l'Absolu. Les Sephiroth sont semblables à des récipients permettant la descente du Divin. Remonter le courant des Sephiroth, c'est réintégrer l'Un.

Le monde sephirothique est celui du langage mystique et des Noms divins occultes. Les trois premières sephiroth forment le Grand Visage, le Longanime et sont symbolisées par les quatre lettres du mot Aïn (le Néant d'avant toute origine). Elles constituent la face cachée du Divin d'avant la Création : *l'Ancien, vu face à face... qui ne peut être défini autrement que par l'Unité...*

La première Sephira, Kether, "la Couronne", également appelée la "Couronne Suprême", est le Tout, l'Un, l'Essence des essences, la Réalité incréée et infinie. Principe non-émané de toute émanation, Kether est connue également comme étant l'Inconcevable, la Pensée suprême, la Conscience absolue, la racine de toutes les racines, la lumière de la source, le souffle du Dieu vivant.

La deuxième Sephira, Hockma, la "Sagesse", également appelée "la Sagesse d'En-Haut", est la première émanation du Néant lumineux de Kether. Face de l'Etre Pur, elle est le Père, le Père des pères, le commencement et la fin de tout, la science de toute science, la lumière pure, le souffle de tout souffle. *Il y a une Shekhina en bas comme il y a une Shekhina en haut. Et quelle est cette Shekhina ? Dis-toi : c'est la lumière qui émane de la lumière originelle de Hockma (Bahir, 171).* Cette identification de Hockma avec la Sagesse d'En Haut trouve son équivalent dans la doctrine valentinienne des deux Sophia. Valentin distingue en effet une Sophia supérieure située dans les hauteurs du Plérôme et une Sophia inférieure située dans le treizième et dernier Eon.

La troisième Sephira, Bina, "l'Intelligence", est la Mère supérieure, la matrice qui élabore toute chose, le discernement, le pouvoir d'enfanter, les Eaux du souffle : *Pour la Mère (Bina), la Bienveillance ne cesse jamais. Bina est la Face du Miroir suprême : C'est Bina, dans sa fonction de "Mère" universelle, qui discerne, au sein de la Lumière indistincte et éblouissante du "Père", toutes les "étincelles" ou "germes" du créé, toutes les possibilités manifestables... Bina est comme un prisme ou un miroir, brisé dans des myriades de "facettes", dont chacune reflète la "Grande Face" divine... Dieu se contemple en Bina, la Mère universelle, comme l'Un dans le multiple, en même temps qu'Il voit réunis toutes les "brisures" de son Miroir, tous Ses aspects innombrables, dans l'Unité indifférenciée de Hockma, le "Père" transcendant (Léo Schaya, L'homme et l'Absolu, Dervy, p. 44).*

Les trois premières Sephiroth ne sont que trois aspects d'une seule et même Réalité, celle de l'Absolu se connaissant Lui-

même par Lui-même : Selon la Cabbale : *L'Ancien sacré existe avec trois Têtes qui n'en forment qu'une seule ; ou encore : tout est en Elles ; tous les Mystères sont contenues en Elles ; Elles-mêmes sont contenues dans le Saint, l'Ancien des Anciens : en Lui tout est enfermé ; Il contient tout (Léo Schaya, id. p. 43).*

Pour créer le monde, les trois Sephiroth de la "Grande Face" passent par l'intermédiaire des sept Sephiroth suivantes qui forment le "petit visage", L'Impatient et représentent la face révélée, les six jours de la Création ainsi que celui du Sabbat. Elles sont l'Etre pur par rapport au Non-Etre. Descendant de la Grande Face, la lumière de l'Absolu se subdivise en sept lumières sephirothiques pour se concentrer finalement en Malkout, la dixième et dernière Sephira, et se manifester par Elle en mode cosmique : *Le Roi, c'est sans conteste la Sagesse suprême dans l'En-Haut, ainsi que la Colonne centrale dans l'En-Bas. Elohim est comme un architecte dans l'En-Haut, et c'est la Mère suprême ; mais comme l'architecte dans l'En-Bas, c'est la Shekhina de l'En-Bas (Tisoune ha Zohar, 22 a).*

Malkout, le "Royaume", appelée également "Base" ou "Corolle" est en effet le siège de la Shekhina. En tant que Principe passif et réceptif, Malkout reçoit la lumière des Sephiroth : elle est la Femme, l'Epouse, la Reine. En tant que Cause génératrice et reproductrice, elle est la Mère inférieure, la Fille, la Vierge d'Israël. Lorsqu'elle manifeste dans le Cosmos la révélation divine, elle est la Shekhina, "l'Immanence" ou "Présence" réelle de Dieu, sa providence, sa Gloire.

Malkout représente le microcosme et le macrocosme, le corps humain comme le corps cosmique. Synthèse des autres Sephiroth, Malkout enveloppe le monde manifesté en qui les Sephiroth vont projeter leurs rameaux. Appelée par le Zohar le "Saint des Saints", Malkout est par excellence une Sephira féminine, mystérieuse et cachée. Reflet de Kether, elle n'est en réalité inférieure que parce qu'elle permet la révélation du Divin dans la création. Elle est la "Fin qui rejoint le commencement", la "Cause des causes", la "lumière du monde".

L'Un est indifférencié, indivis, neutre. Mais la Puissance cosmique primordiale réunit en elle-Même le couple Ehieh-Shekhina (l'Etre et sa Présence, la Transcendance et l'Immanence) représentant la Conscience cosmique et son aspect créateur, Ehieh est le Principe masculin, statique et transcendant ; la Shekhina le Principe féminin, l'énergie créatrice de toutes choses. De l'Un provient le deux, donc la dualité et toutes les polarités : mâle-femelle, père-mère, dieu-déesse, homme-femme qui à leur tour engendrent le monde de la multiplicité.

Le système des Sephiroth rappelle étrangement les spéculations gnostiques sur les Eons mâles et femelles qui sont autant de puissances divines constituant le Plérôme, ou plénitude de Dieu.

De même que les Sephiroth, les Eons composent l'Arbre de Vie dont la sève est Sophia :

Les puissances de Dieu sont disposées l'une au-dessus de l'autre pareillement à l'arbre. Comme l'arbre produit des fruits grâce à l'eau, ainsi Dieu accroît au moyen de l'eau les forces de l'Arbre.

Et qu'est-ce que l'eau de Dieu ? C'est la Hockma, la Sagesse, et les fruits sont les âmes des justes qui s'envolent de la source vers le grand canal et elles s'élèvent et s'attachent à l'arbre (Bahir, 119).

Siège de la Sophia inférieure, le treizième et dernier Eon est en même temps la synthèse de tous les autres Eons. Siège de la Shekhina ou Mère d'En-Bas, la dixième et dernière Sephira est également la synthèse de tous les autres Sephiroth. Le Sefer- ha-Bahir évoque une princesse venue de loin et prise du côté de la lumière, ce qui correspond à la "fille de lumière" chez les gnostiques, à la Vierge cosmique qui, sortant du Plérôme pour chuter dans l'abîme de la matière, permet la manifestation de l'univers. La dixième Sephira est appelée par le Bahir "la gemme qui produit les années". Elle est aussi la pierre précieuse qui englobe tous les bijoux de tous les rois du monde. On songe à la "Perle" cachée, dans l'Hymne à la Perle des Actes de Thomas.

Si dans la Conscience suprême la Shekhina est un aspect de l'Absolu immuable et ne forme qu'un avec Ehieh ("Je suis"), dans les mondes inférieurs elle réside en Malkout, rétractée sur elle-même en tant que Divinité féminine exilée au plus profond de l'être. Dans le corps humain, elle est une puissance au repos, une énergie statique faisant tourner autour d'elle le mouvement de l'existence. Son état de repos est symbolisé par un anneau enroulé et non fermé. Il appartient à chacun de nous de délivrer cette énergie endormie et de la réunir à l'Un originel en lui faisant remonter l'Arbre de Vie des Sephiroth. S'élevant de Malkout à Kether, la Shekhina s'épanouit alors en cinquante étincelles.

Cette perle, couronne ou fille n'a pas seulement une mission à accomplir ici-bas, en tant que Sagesse inférieure et étrangère... Elle est habitée aussi par une dynamique de sens opposé, d'ascension vers Dieu lui-même. Il y a donc un mouvement de la Shekhina non seulement vers l'extérieur, mais aussi vers l'intérieur, vers les forces tissées dans ses vêtements" (Gershom Sholem, les origines de la Kabbale, Aubier-Montaigne).

Cette remontée de l'Epouse vers l'Epoux Divin suppose la traversée, l'éclosion, le plein épanouissement des Sephiroth. Si la Shekhina rencontre le moindre obstacle au cours de son ascension -obstacle constitué par les tendances mal maîtrisées de l'ego- elle s'exile à nouveau en Malkout. Tout homme est un microcosme, mais l'homme parfait qui réalise en son corps la finalité du cosmos est lui-même le macrocosme. La conquête de l'Absolu suppose d'abord la délivrance de son reflet ici-bas : *La structure même de l'univers fait que le plus élevé ne peut être obtenu qu'au travers de la*

libération du plus bas" (Nisargadatta) ;

Quand vous ferez le deux Un, et le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans, et le haut comme le bas, afin de faire le mâle et la femelle en un seul... alors vous irez dans le Royaume (log. 22) ;

Nous pouvons considérer qu'il n'y a d'éveil de l'En-Haut que lorsqu'il y a éveil dans l'En-Bas, car l'Eveil de l'En-Haut dépend du désir de l'En-Bas (Zohar, 860).

Il nous est permis maintenant de rapprocher le système des Sephiroth de celui des chakras du yoga tantrique. Les chakras sont des noeuds, des centres subtils situés le long de la Sushumna (la colonne vertébrale dans le corps ; l'Axe du monde au plan cosmique) correspondant à autant de degrés de conscience différents et permettant la descente de l'énergie divine du haut vers le bas ainsi que sa remontée du bas vers le haut : *Par ce qui cause leur chute, les hommes s'élèvent (Kularnava Tantra)*. Dans le chakra le plus bas, appelé "muladhara chakra" ("centre de la base", "ouverture inférieure"), et correspondant à l'élément Terre, gît la Shakti endormie sous la forme d'un serpent femelle enroulé, lové sur lui-même : c'est Bhujangi ou Kundalini, terme dont la racine "Kundala" signifie "anneau" (la Shekhina au repos dans la Sephira de la "Base" est également enroulée comme un anneau). Comme la Shekhina, Kundalini Shakti est dans le corps individuel comme dans le corps cosmique puissance au repos, centre statique autour duquel tourne chaque forme d'existence. C'est cette Shakti que le yogi, tel le Prince Charmant en quête du Royaume de la Belle au Bois Dormant, vient réveiller par sa pratique spirituelle. Se redressant et fulgurant comme un éclair le long de la Sushumna, la Shakti traverse tous les chakras avant de se réunir à Shiva dans le chakra supérieur, "sahasrara padma", le "lotus aus mille pétales" :

Là, dans le Sahasrara, la Puissance divine prend son plaisir en compagnie du Seigneur Shiva !

C'est cela la vraie Délivrance : par elle on échappe au Devenir et l'on connaît la béatitude ! (Yogakundalini Upanishad).

Cette béatitude est comparée à la jouissance que procure le désir sexuel : *Le désir que la femelle éprouve pour le mâle ne se réveille que lorsque l'esprit du mâle le pénètre ; c'est alors seulement que la femelle lance ses eaux à la matière fécondante du mâle d'En-Haut... alors la volupté devient égale, c'est-à-dire commune au mâle et à la femelle, de manière que le mâle et la femelle ne forment plus qu'un faisceau, qu'un noeud. Cet état fait les délices de tous (Zohar I, 60b)*. Le mariage mystique de l'Epoux et de l'Epouse dans la "chambre nuptiale" réalise la réunification de l'Un : *L'union entre mâle et femelle est appelée Un et seulement quand la femme est unie au mâle on peut employer le mot Un (Zohar III, 7b)*.

LA DEESSE DE L'EXIL

C'est ainsi que Dieu, au sein même du judaïsme ésotérique, retrouve la Déesse, sa parèdre éternelle. De plus, selon la Cabale, chacune des quatre lettres du Tétragramme composant le Nom suprême de Dieu correspond en réalité à une entité distincte. Y est alors appelé Père et est identifié à la deuxième Sefhira : Hockma, "la Sagesse" ; le premier H, appelé Mère, est identifié à la troisième Sefhira : Bina, "l'Intelligence". Le W et le deuxième H sont les deux enfants, le Fils et la Fille, le Roi et la Reine, appelée également Matrone ou Shekhina ; ces deux dernières lettres sont identifiées aux deux Sefhiroth Tipheret et Malkout, "la Beauté" et "le Royaume" : C'est ainsi que se compose la divine "Famille", identique au "Nom complet", à savoir : le "Père" (Y), la "Mère" (H), le "Fils" (V) et la "Fille" (H), cette dernière étant inséparable du Vav ou Esprit universel qui, dans son Irradiation éblouissante, ne saurait se manifester sur le plan cosmique sans l'enveloppe à la fois protectrice et génératrice de la Substance "pure et insaisissable"... il existe un parallélisme entre les deux premières et les deux dernières lettres du Tétragramme sa "moitié transcendante", YH, se reflétant dans sa "moitié immanente", VH (Léo Schaya, *L'homme et l'Absolu*, Dervy, p. 162-163).

Derrière le monothéisme apparent de l'exotérisme judaïque se dissimule un polythéisme aussi foisonnant et complexe que celui des religions antiques à tel point que Gershom Scholem n'hésite pas à écrire : *Nous percevons obscurément derrière les images mystiques les dieux mâles et femelles de l'antiquité, anathèmes pour le pieux cabbaliste (Les grands courants de la mystique juive, p. 243).* La notion métaphysique de Shekhina n'est en réalité rien d'autre qu'une nouvelle métamorphose de la Grande Déesse : La féminité que la spéculation kabbalistique lui attribue avec une témérité qui n'a pas fini d'étonner ceux qui considèrent le judaïsme uniquement comme un monothéisme épuré de toute mythologie, confère à la Présence (la Shekhina) la qualité d'épouse, par rapport à l'aspect masculin de la divinité, Tipheret pour les kabbalistes, et celle de mère de la nation élue dont elle partage l'exil et les souffrances comme elle devra à la liberté retrouvée et la prospérité restaurée de ses enfants, le bonheur d'être réunie à nouveau à son époux de qui les fautes de ses fils l'avaient séparée (Georges Vajda, *Commentaire d'Eszra de Gérone*).

Présence immanente de Dieu sur terre pour la littérature talmudique, la Shekhina est décrite dans la littérature midrashique comme une force autonome poussée par sa nature compatissante à prendre devant l'Éternel la défense des mortels. C'est avec la Cabale qu'elle émerge comme une puissance indépendante, agissant de sa propre initiative et parfois même s'opposant au Dieu mâle, tout en jouant un bien plus grand rôle que ce dernier dans la vie quotidienne de ses enfants. Reine et Matrone, fille et épouse de Dieu, la Shékhina est également la mère de tous les êtres. Les cabbalistes la surnomment "la vraie Rachel qui pleure ses enfants" ou encore "la beauté qui n'a plus d'yeux", et font d'elle le symbole

de l'Eternel Féminin. Un disciple d'Isaac Louria, Abraham Halevi, la voit ainsi au cours d'une vision comme une veuve vêtue de noir, debout au pied du mur des Lamentations à Jérusalem.

Si la notion de Shekhina a été admise au sein du judaïsme avec la Cabbale, malgré sa contradiction apparente avec celle de l'unité absolue de Dieu, et si elle est devenue populaire avec le hassidisme, c'est sans doute qu'elle répondait à une profonde aspiration. Etres d'expérience avant tout, les mystiques sont les représentants de traditions ancrées au sein de l'inconscient des masses. La Shekhina, ou Gloire Divine, est cette part féminine et maternelle de Dieu qui embrasse toutes les contradictions. Selon le Baal-Shem-Tov, fondateur du hassidisme : *La Gloire Divine présente ici-bas embrasse tous les mondes, toutes les créatures, les bonnes et les mauvaises. Et elle est l'unité authentique. Comment peut-elle donc porter en elle les contradictions qui opposent le bien au mal ? Mais en réalité il n'y a là aucune contradiction, car le mal est le trône du bien (in M. Buber, Vivre en bonne entente... éd. du Rocher, p. 99).*

La Shekhina est l'aspect créateur et actif de l'Absolu. L'intuition selon laquelle Dieu ne peut agir sans sa contrepartie féminine se retrouve à l'identique tant dans le Zohar que dans les textes sacrés de l'Inde : *L'attraction entre le Père et la mère ne cesse jamais. Ils vont toujours ensemble et ensemble ils demeurent. Ils ne sont jamais séparés et ne se quittent jamais. Ils sont toujours en union parfaite (Zohar III, 290 b) ; Le Roi sans la Matrone n'est pas un roi, n'est pas grand et n'est pas loué... (Zohar III 5 a, 69 a).* Uni avec sa Shakti, Shiva manifeste ses pouvoirs de Seigneur du monde. Sans elle, il est incapable de se mouvoir : *Rudra n'est jamais vénéré sans Parvati, la grande énergie, glorifiée comme sa puissance terrible, car il n'est de lui-même qu'un corps sans vie... C'est seulement parce qu'il est uni à l'énergie (Shakti) que l'éternel Seigneur du sommeil devient principe actif (Linga Archana Tantra, cité par A. Daniélou, Polythéisme hindou, p. 389).* La Shekhina est symbolisée par la Matrone, la quatrième personne du Tetragramme. Alors que le Roi, après la destruction du Temple, demeure inaccessible dans les cieux, la Shekhina participe à l'exil des hommes ici-bas, accompagnant partout la communauté d'Israël, servant d'intermédiaire entre le Ciel et la Terre. Toute sa mythologie la rapproche des déesses du Moyen-Orient. Comme Inanna, Ishtar, Anath ou Anahita, la Shekhina est la Déesse de l'Amour et de la Guerre, de la Vie et de la Mort. Maternelle et sanguinaire à la fois, symbole de la chasteté et de la sexualité, elle se distingue du Dieu mâle, son conjoint, et est assimilée à la dixième et dernière Séphira, par laquelle se manifeste l'immanence de Dieu.

Provenant de la séparation de l'androgyné primordial issu de la Matrice de la Mère originelle, la Matrone est la Parèdre du Roi, tout en étant sa soeur jumelle. De leur union dépend la prospérité de l'humanité, la naissance des âmes et celle des anges.

Amante des dieux et des hommes, symbolisée par la vache rouge biblique de Nombres XIX, 2, la Matrone reste éternellement vierge. Mère de Dieu et des hommes, elle est l'incarnation de la communauté d'Israël (Knesseth Yisrael), ce qui ne l'empêche pas d'allaiter de son sein tous ses enfants juifs, païens ou gentils. Saint-Bernard de Clairvaux, en adoration devant une statue de la Vierge Noire, ne reçut-il pas sur les lèvres trois gouttes de lait jaillissant de son sein ? La Vierge Marie n'est-elle pas également la Mère de Dieu, des hommes et de l'Eglise (la nouvelle communauté) ? *Tu sièges ornée de pierres et perles précieuses dans la chambre du roi ; un trône royal t'est préparé par les anges dans le palais éternel. Le roi des rois lui-même, qui t'aime comme sa vraie mère et comme une épouse belle entre toutes, t'unit à lui dans une amoureuse étreinte. Rien d'étonnant que le roi des cieux se soit plu à t'unir à sa joie, lui, le petit né de toi, que tu as souvent embrassé ici-bas (Ambroise Autpert).*

C'est le Roi qui, selon le Zohar, confie à la Shekhina tous ses attributs guerriers, épées, arcs, flèches, catapultes : *A partir de maintenant, tu dirigeras toutes mes batailles.* La Shekhina est chargée de combattre le mal avec l'aide des forces surnaturelles : "seigneur des yeux", "seigneur des âmes", "seigneur des lamentations"... On peut voir là une curieuse analogie avec le mythe de Durga aux multiples bras, créée par les dieux et chargée par eux de lutter contre les démons qui infestent le monde à l'aide des armes symboliques que chacun d'entre eux lui remet, disque, épée etc... : *Cette lumière extraordinaire, née des corps de tous les dieux, fondue en une masse unique qui illuminait l'univers se transforma en une femme ! ... Et les dieux, l'un après l'autre, Lui donnèrent leurs propres armes... (Devi Mahatmya II 13, 20).* Comme Kali et Durga, la Shekhina est noire car dit le Zohar : *elle goûte parfois l'autre côté, le côté cruel et c'est pourquoi son visage est foncé.* Malgré son aspect guerrier et destructeur, la Déesse reste la Mère du monde toujours bienveillante : *Elle combat avec adresse ses ennemis et pourtant a pitié d'eux. En son coeur, elle reste une mère. Purifiant ses fils de ses flèches brûlantes, elle les envoie au paradis. En vérité tous sont fils de la mère. Qui pourrait s'opposer à elle ? (Karapatri, Shri Bhagavati tattva, in Danielou, Polythéisme Hindou, p. 438).*

La Shekhina est l'archétype de la Vierge-Mère dont le culte a connu un succès étonnant en Occident, notamment sous l'aspect de la Vierge Noire (souvent surnommée l'Egyptienne). Impératrice et législatrice de l'univers, intermédiaire entre le Ciel et la Terre, dominant et préservant toute la création, "porte du Grand Roi, éclatante entrée de lumière" selon Venance Fortunat, "deificata" selon Saint Pierre Damien, voire même "déesse" selon Mechthilde de Magdebourg, Marie la douce est devenue la patronne des armées chrétiennes, et son portrait le palladium des empereurs de Byzance sur le champ de bataille. Comme la Vierge, la Shekhina plaide auprès de Dieu la cause des hommes. "Médiatrice parfaite auprès du Roi" selon le Zohar, la Shekhina est "avec Israël en exil et elle

obtient la rémission de ses péchés". C'est elle qui lors de l'Apocalypse abolit le Mal : *A la fin des jours elle exterminera du monde les légions de Samaël, dit le Zohar et tous les peuples se réfugieront sous ses ailes.*

Toujours belle et toujours vierge, et en même temps violente et destructrice, la Shekhina est celle que célèbre le vers du Cantique des cantiques : *Je suis noire, mais belle (I, 5)* qui rappelle étrangement certains hymnes hindous magnifiant la beauté fascinante de Kali : *Celle à la peau noire... Vierge qui jouit de sa création sans être possédée... Ta beauté est Ton seul ornement (Mahanirvana Tantra) ; Tu es le crépuscule, la nuit, la lumière, le sommeil, le clair de lune, la beauté, la compassion (Mahabharata, IV,6, 1-29).* La couleur noire est celle de la virginité primordiale d'avant toute manifestation. C'est ainsi que la plus ancienne idole de la Mecque était représentée par la pierre noire de la Kaaba dont le nom signifie littéralement "la fille aux seins bien développés" i.e. la Nubile, la Vierge qui va être fécondée - que les Arabes chrétiens avaient, avant Mahomet, associée au culte de la Vierge Marie.

La Déesse-Mère qui donne naissance à l'homme et le nourrit de son sein, vierge et prostituée à la fois comme Maya et Sophia, est ainsi l'âme-soeur que l'homme recherche de toute éternité : son épouse sur le plan physique ; celle qui s'unissant à lui, lui fait goûter les joies de l'extase mystique sur le plan métaphysique. La Déesse qui engendre et protège son enfant en toutes circonstances est aussi celle qui donne la mort : mort du corps sur le plan physique, mort de l'ego sur le plan métaphysique. En détruisant, elle donne la félicité suprême de la Vie véritable. Selon un hymne gnostique : *Parce que je suis le commencement et la fin, je suis celle qu'on honore et celle qu'on méprise... Je suis celle qu'on appelle Vie et vous m'avez nommée Mort.* Elle est la création et elle est la destruction car l'une ne peut exister sans l'autre et toute destruction porte en elle les prémices d'une nouvelle création. Elle est l'univers tout entier. Par son expir, elle manifeste le monde et par son inspir elle le résorbe en Elle. Avant toute création, elle contient l'univers en semence. Elle le conserve et le préserve avant de la détruire. Elle est l'Absolu, le Brahman et en Brahman elle est l'aspect actif, sans lequel rien ne serait. Elle est l'ordre cosmique. Elle n'est terrifiante que parce qu'issue du sans-forme primordial, elle nous détruit pour nous ramener à ce néant originel :

Impératrice de l'Univers à la sombre chevelure, ô Grande Maya aux membres magnifiques, ô Déesse Suprême, Tu es l'amie des dévots, Toi qui leur donnes à la fois l'esclavage et la libération...

Toi qui donnes la libération, dont la nature est Connaissance, Tu es l'univers lui-même, éternelle Déesse.

Toi qui as donné naissance à toute chose, qui es la vie de tous les êtres et en laquelle tous nous retournerons... Tu es cette Déesse pleine de miséricorde ! (Mata Amritanandamayi, Chants de la Mère, 212).

Il n'est de beauté plus fascinante que celle du Néant sans visage dont la couleur noire représente en fait les ténèbres supérieures, celles de l'Energie ultime en laquelle s'effacent toutes les distinctions, toutes les couleurs, toutes les formes. Forme du sans-forme, la Déesse sombre symbolise la lumière suprême, celle qui dépasse toute lumière. Selon la Cabbale : *La vraie lumière est dans les ténèbres. Les vraies ténèbres sont dans la lumière. Vraie lumière et vraies ténèbres ne forment qu'un. Elles sont l'unité divine.* Denys l'Aéropagite parle lui de cette Ténèbre suressentielle que dissimule toute la lumière contenue dans les êtres (*Théologie mystique*). Symbole ambivalent comme tout symbole, la grande nuit mystique où se dissout l'ego est comparable à une immense matrice qui nous enfante à la Révélation ultime : *et la nuit à la nuit transmet la connaissance (Psaume XIX, 3). Nuit lumineuse ! Midi obscur !* disent les soufis. Le noir est la couleur de la connaissance suprême, celle d'avant toute connaissance : *La couleur noire, si tu comprends, est lumière de la pure Ipséité. A l'intérieur de cette Ténèbre, il y a l'Eau de la Vie (Shamsoddin Lahiji, in H. Corbin, L'homme de lumière..., Présence, p. 172).* Cette même nuit qui donne le repos au commun des mortels est celle où tout s'abolit pour le mystique. Nuit de la béatitude, elle est la nuit où s'accomplissent tous les mystères :

*Lorsque dans la nuit tu viens vers moi, jouant et chantant,
A minuit tu me montres l'aube de la joie
Tu dénoues les tresses de la nuit
O toi l'unique ! Puisse le mauvais oeil ne t'atteindre pas !
(Rumi, Rubaiyat)*

Toute quête de l'Obscur est une quête de la Mère, un "regressus ad uterum", source de toute source, origine de toute origine :

*Dans l'huis de la femelle obscure
réside la racine de l'univers (VI) ;
Obscurcir cette obscurité,
voilà la porte de toute merveille. (I)
(Lao Tseu, Tao To King)*

REFERENCES :

- La Bible, Ancien & Nouveau Testament, La Pléiade, Gallimard.
- E. Bordeaux Szekely, Evangile Essenien, éd. Soleil.
- Lao Tseu, Tao To King, Idées, Gallimard.
- Mircea Eliade, Traité d'Histoire des religions, Payot.
- Jean Przyluski, La Grande Déesse, Payot.
- E.O. James, Le Culte de la Déesse-Mère, Le Mail.
- Merlin Stone, Quand Dieu était femme, l'Etincelle.
- Raphael Patai, The Hebrew Goddess, Wayne State University Press, Détroit, U.S.A.
- R.J. Pettay, Ashérah, Déesse d'Israël, P. Lang.
- Virginia R. Mollenkott, Dieu au féminin, Centurion.
- Greshom Scholem, Les grands courants de la mystique juive, Payot.
- Gershom Scholem, Les origines de la Kabbale, Aubier-Montaigne.
- Martin Buber, Vivre en harmonie avec Dieu selon le Baal Shem Tov, Rocher.
- Z'ev ben Shimon Halevi, l'Arbre de Vie, Albin Michel.
- Jacques Bril, Lilith ou la Mère obscure, Payot.

Francis Warrain, La Théodicée de la Kabbale, Dervy.
Guy Casaril, Rabbi Siméon Bar Yochai et la Cabbale, Seuil.
Alain Daniélou, Le Polythéisme hindou, Buchet Chastel.
Hymnes à la Déesse, Le Soleil Noir.
Célébration de la Grande Déesse, Devi Mahatmya.
Guy Deleury, Les grands mythes de l'Inde, Fayard.
Henry Corbin, L'homme de lumière dans le soufisme iranien, Présence.
Djalal-od-Din Rumi, Rubai'yat, Albin Michel.
P. Demouy, E. Rousset, Un portail pour le ciel, Mame.
Jacques Bonvin, Vierges Noires, Dervy.
Jacques Huynen, L'énigme des Vierges Noires, Garnier.
Roland Bermann, Vierge noire, Vierge initiatique, Dervy.

Yves MOATTY



Les Mille et Une Nuits et la Peinture

Les Mille et Une Nuits et la peinture, quel est le trait d'union ? A peine la question esquissée la réponse jaillit : la lumière ; non ce n'est pas paradoxal, avec le poète René Char, je confirme "la finitude du poème est la lumière" et les Mille et Une Nuits sont un merveilleux poème ; celui de la lumière noire des nuits sans fin, la véritable lumière qui ne peut être perçue parce qu'elle fait voir. C'est la clarté diffuse qui trace les univers, le trou noir dont la science se rapproche aujourd'hui mais qui accueille le poète depuis toujours.

Le peintre comme le poète, au grés de son inspiration créatrice, est au contact de cette source intarissable ; pas une goutte ne se perd car elle se renouvelle constamment, d'elle même ; c'est l'origine de l'unique Beauté et les Mille et Une Nuits sont une apologie, un hymne à la Beauté.

La beauté m'est accessible par la vue et je peins, par l'ouïe et je suis poète ou musicien, par l'odorat et je respire les parfums subtils des jardins de Bagdad, par le goût et les recettes de Shahrâzâd enchantent mon palais, par le toucher et le velours de la pêche m'est donné, par la fusion des sens et c'est le frisson fulgurant des amants des Nuits qui enfin unis se découvrent lumière.

Je me suis baigné avec délice dans cette rivière brillant sous le Soleil Noir, et les couleurs ont ruisselé sur la toile vierge.

Edmond VAN SCHENDEL

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

A propos du logion 90

La Loi

Je vivais jadis sans la loi
Quand la Loi est venue,
la faute a pris vie
et moi je suis mort. (Rm 7.9.)

On lave l'extérieur de la coupe¹ pour obéir aux prescriptions rituelles. Il faut que les apparences soient sauvées.

Ce souci des obligations morales tourmente jusqu'à l'obsession ceux qui sont dans l'entourage de Jésus : "Veux-tu que nous jeûnions ? Comment prierons-nous ? Comment donnerons-nous l'aumône ? Et qu'observerons-nous en matière de nourriture ?" (log 6). A ce souci, Jésus répond en leur demandant de ne pas aller contre leur propre conscience.

C'est habituellement sur des questions de prescriptions légales que ceux que la tradition appelle les disciples interrogent Jésus. Le Maître répond toujours sans déroger à la pure gnose dont il est le garant : "Si vous jeûnez, vous causerez une faute à vous-mêmes, et si vous priez, vous serez condamnés, et si vous donnez l'aumône, vous ferez du mal à vos esprits ; ... si l'on vous accueille, mangez ce que l'on mettra devant vous, soignez ceux qui parmi eux sont malades. Car ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas, mais ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera" (log 14). Jésus semble s'inscrire en faux contre les pratiques majeures de la piété juive. Ses propos peuvent même paraître injurieux lorsqu'il est lui-même invité à partager la prière et le jeûne de son entourage : "Quelle faute ai-je donc commise... ? Quand l'époux sort de la chambre nuptiale, alors qu'on jeûne et qu'on prie !" (log 104). L'amour est plénitude dans le mouvement et le repos. Toute requête est alors offensante et impudique. Jésus n'hésite pas à le souligner.

Il s'agit somme toute de provoquer chez l'initié le sursaut libérateur. Les maîtres du tch'an n'hésitaient pas à recourir à des moyens physiques afin de provoquer le sursaut final : affrontement, coups de bâton etc.. Mais surtout ils invitaient leurs disciples à se comporter avec l'autorité de leur nature véritable : "Tout ce que vous rencontrez au-dehors et même au-dedans de vous-mêmes, tuez-le. Si vous rencontrez le Bouddha, tuez le Bouddha ! Si vous rencontrez les patriarches (les prophètes), tuez les patriarches ! Si vous rencontrez les saints, tuez les saints ! Si vous rencontrez vos père et mère, tuez vos père et mère ! Si vous rencontrez vos proches, tuez vos proches ! C'est là le moyen de vous délivrer et d'échapper à l'esclavage des choses, (et des êtres), c'est là la liberté, c'est là l'indépendance... Voilà des dix ou des cinq ans que je n'ai pas rencontré un seul homme" (Lin-tsi). Il est facile de faire correspondre une parole de Jésus à chacune des assertions du Patriarche, tellement l'apparente outrance est la même. En effet, les différences qu'on peut relever proviennent du contexte de l'époque et de la récupération qui a été faite des paroles de Jésus par des rédacteurs qui se sont efforcés de les inscrire dans une perspective de réalisation à venir, l'Evangile selon Thomas, étant resté à l'abri des sollicitations idéologiques.

L'obstacle que Jésus rencontrait lorsqu'il parlait c'était la loi. Il est frappant de constater à quel point, dans son entourage, l'emprise de la loi était forte et ses contraintes asservissantes. Or les prescriptions légales, qui se justifient au niveau psychique, peuvent devenir des carcans pour le pneumatique. L'homme a certes besoin de repères -et une encyclique récente est là pour nous le rappeler- Cependant les repères sont comme les poteaux indicateurs ; ils servent à

1. Chez les Esséniens de Qûmran, lorsque le repas réunissait dix personnes, il se déroulait suivant un rituel précis : "Et quand ils se réuniront pour la table... que personne n'étende sa main sur les prémices du pain et du vin avant le Prêtre." Il s'agit de la cène qui se célèbre chaque jour dans les communautés. Ce rituel fait penser à celui du dernier repas de Jésus avec ses disciples. Voir "Les Ecrits Esséniens découverts près de la Mer morte" de A. Dupont-Sommer, Payot, 1959, Paris.

suivre la route, mais on ne voyage pas pour la sécurité qu'ils apportent. C'est comme le doigt qui montre la lune : l'insensé s'arrête au doigt.

Le psychique continue de se référer à la loi. Le gnostique transcende la loi sans toutefois la rejeter. On comprend que Jésus soit souvent pris à partie par un entourage qui veut pouvoir se référer à une autorité extérieure indiscutable. Or la loi mosaïque représente cette autorité qu'on ne saurait discuter puisqu'elle a été donnée par Yahvé sur le Sinaï -Aujourd'hui, l'origine même de cette loi est remise en question depuis la découverte du Code d'Hammourapi-

Les paroles de Jésus sont d'une liberté déroutante vis-à-vis de la loi. Elles s'adressent à des gens qui paraissent se remettre en question par rapport à des obligations extérieures. Ce ne sont pas nécessairement ceux que la tradition appelle les disciples. Comme Jean le Baptiste (log 46), Jacques le juste est un bon pharisien (log 12). Ce sont de braves psychiques, fidèles observateurs de la loi : Jésus sait qu'ils ne sont pas à même de découvrir la gnose. Mais ils n'en cachent pas les clefs, tandis que d'autres font obstruction à ce qu'ils ne sont pas à même de découvrir : "Ils ont pris les clefs de la gnose et ils les ont cachées. Ils ne sont pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, ils ne les ont pas laissés faire" (log 39). C'est justement ces derniers que Jésus vise dans ses propos indignés et qu'il n'hésite pas à fustiger au besoin : "Ils ressemblent à un chien couché dans la mangeoire des boeufs : il ne mange ni ne laisse les boeufs manger" (log 102).

Jésus est suprêmement libre par rapport aux servitudes morales : "Donnez à César ce qui est à César, donnez à Dieu ce qui est à Dieu, et ce qui est à moi, donnez-le moi" (log 100). Il se situe à la fois par rapport au monde hyléique, celui de César, et au monde psychique, celui de Dieu ou de la loi qu'il a promulguée. Et ce qu'il exige pour lui, Jésus le veut aussi pour ceux qui sollicitent la connaissance dont il est le garant et qui ont à se départir de la culpabilité qu'engendre une morale contraignante et culpabilisante. Prenons les commandements de Yahvé, vénérables et vénérés. Pour répondre à la pusillanimité de ceux qui voudraient se mettre sous sa protection et au cours de ses altercations avec les juifs, Jésus n'hésite pas à mettre en lumière la suprématie de la quête individuelle sur les prescriptions légales. Chacun est amené au cours de sa recherche d'identité à découvrir qu'il est sa propre autorité : "Il régnera sur le tout" (log 2). "Le Royaume est le dedans et il est le dehors de vous" (log 3).

Le psychique lui, est soumis à la volonté divine extérieure : "Je suis Yahvé ton Dieu... tu n'auras pas d'autre Dieu", tel est le premier commandement. Jésus fait le procès d'un totalitarisme qui empêche l'aventure individuelle : "Vous avez pour père le diable... Dès l'origine ce fut un homicide ; il n'était pas établi dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui : quand il dit ses mensonges, il les tire de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge" (Jn 8.44). Ces propos sont aussi catégoriques que ceux de Lin-tsi : "Si vous rencontrez le bouddha, tuez le Bouddha", avec cette différence toutefois que Jésus vise un Dieu qui culpabilise à outrance : "Moi : Yahvé ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punit la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants", tandis que le Bouddha nous ouvre à la compassion dans la compréhension du rôle de la souffrance.

Jésus ne se contente pas de contester l'autorité de Yahvé, il a l'occasion, au cours des attaques dont il est l'objet, de stigmatiser l'attitude des "fidèles" observateurs de la loi envers la gnose. Et dans cette remise en question, les autres commandements font aussi l'objet de mise au point catégorique. Ainsi, "Tu ne prononceras pas le nom de Yahvé en vain", ou "Honore ton père et ta mère... afin d'avoir une longue vie..." amènent le Maître à faire le procès de la lâcheté, de l'hypocrisie, du mensonge, de la servitude etc. : "A celui qui blasphème contre le Père, on pardonnera..." (log 44) ; "Celui qui ne récuse son père et sa mère ne pourra se faire mon disciple" (log 101).

Dans toutes ses réparties, Jésus témoigne d'une liberté qu'on peut qualifier de stupéfiante par rapport à la loi. Par son comportement, il séduit les audacieux, les aventuriers, les novateurs... tandis qu'il repousse les pusillanimes, les traditionalistes, les nationalistes... Il ne cherche pas plus des adeptes que des opposants. Mais il se trouve qu'une infime minorité se sente impliquée dans ce qu'il dit. Alors l'échange peut s'établir. Mais l'immense majorité n'entend rien à ses propos, pas plus aujourd'hui qu'hier. Rappelons le constat de Lin-tsi à la tête d'un monastère qui comprenait des centaines de moines : "Voilà des dix ou des cinq ans que je n'ai pas trouvé un seul homme".

Des propos qui en appellent au meurtre de l'autorité et au blasphème contre la piété filiale, Jésus ne les tenait pas de gaieté de coeur ou par goût de la provocation, mais pour assainir le climat de ses relations avec son milieu. Dans ce but, il fallait écarter les lâches, les traîtres et les importuns, décourager les hésitants, les pusillanimes, les velléitaires, pour continuer l'échange qu'avec les téméraires, les aventuriers, les passionnés. Certaines paroles, comme celles des premiers logia de l'Évangile selon Thomas, provoquent soit l'aversion, soit l'indifférence, soit une curiosité passagère, soit enfin l'adhésion enthousiaste, celle de Salomé exprimée par ce cri : "je suis ta disciple" (log 61).

Les évangiles canoniques sont un amalgame de ce que Jésus a réellement dit et de ce qu'on lui a fait dire pour montrer que le nouveau testament avalisait l'ancien. Matthieu est le champion de cette thèse alors que Jean a une densité de paroles authentiques plus grande que les trois autres. Pourtant dans Matthieu il y a un long passage tendant à établir que Jésus ne vient pas supprimer la loi mais l'accomplir en permettant sa réalisation (Mt 5.17-48). Le langage que tient Jésus est certes fonction du niveau et de l'état d'esprit de son interlocuteur. Il est bien évident pour lui que le gnostique transcende la morale, ce qui ne l'empêche pas de s'y conformer en cas de besoin en évitant de troubler les gens simples et bons. Ainsi aux amis qui ne sont pas capables d'accéder à la gnose, il conseille d'aller vers le psychique, Jacques le juste (log 12). Il demande à d'autres de ne pas appliquer la loi du talion : Oeil pour oeil et dent pour dent. Bref, il propose une morale plutôt positive que négative.

Cependant, après avoir reproché aux pharisiens et aux scribes d'avoir caché les clefs de la gnose, il donne ce conseil : "Mais vous, soyez prudents comme des serpents et purs comme des colombes" (log 39). Ce vous, à qui s'adresse-t-il ? Nos vieux schémas nous dictent tout de suite : "Mais à ses disciples". A voir ! Nous avons déjà signalé que lorsque les disciples étaient nommément désignés, Jésus leur reprochait justement leur duplicité et leur étroitesse morale. Il a prononcé des paroles tenues secrètes (c'est le sens du mot apocryphe). Elles constituent l'ensemble des logia de l'Évangile selon Thomas, une bonne part de l'Évangile de Jean et un certain nombre de dits des synoptiques soit authentiques soit déformés. Comment ces paroles secrètes sont-elles arrivées, pour ce qui est des évangiles canoniques, entre les mains de rédacteurs fermés à la gnose. Nous ne le saurons sans doute jamais. Il reste cependant que Jésus avait conscience du grave danger de livrer la gnose aux profanes : "Ne donnez pas ce qui est pur aux chiens, ... ne jetez pas les perles aux porcs" (log 93). Lui-même précise bien : "je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères" (log 62). Les paroles destinées à être tenues secrètes ont été portées à la connaissance des psychiques alors qu'elles leur sont par nature étrangères. De plus elles ont été inscrites dans un contexte de morale restrictive et négative et dans une perspective messianique incompatible avec la réalisation dans l'ici-maintenant. Entre les mains des psychiques, la gnose dégénère en morale dont l'institution se veut le dépositaire unique car elle détient la juste interprétation de la révélation. L'Église, par son magistère, perpétue l'enseignement divin transmis à Moïse. L'encyclique Veritas splendor vient de le rappeler : "La charge d'interpréter de façon authentique la parole de Dieu, écrite ou transmise, a été confiée au seul magistère vivant de l'Église, dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus-Christ" (n. 27). L'Église se veut la seule héritière et la seule gardienne de la vérité et de la liberté, de la foi et de la morale.

A un moment où les lendemains radieux semblent fort compromis sur la terre comme au ciel, le besoin de repères se fait fortement sentir et l'attention se porte vers ce qui paraît sécuriser le fidèle qui a besoin de bornes indiquant les dérives à éviter. Ce dirigisme ne peut qu'exacerber les protestants qui eux prônent le libre examen. Cependant, qu'on mette l'accent sur l'autorité du magistère ou sur la libre interprétation, sur la nécessité des repères ou sur les contraintes paralysantes qu'ils représentent, rien n'est résolu tant qu'on ne rend pas à Jésus ce qui lui revient (log 100). Trop de légalisme culpabilise et paralyse ; pas assez de légalisme favorise la délinquance et le crime. Le conflit entre autoritarisme et libéralisme s'est toujours avéré insoluble. L'épître aux romains en parle déjà : "Ah ! je vivais jadis sans la loi ; mais quand le précepte est survenu, le péché a pris vie tandis que moi je suis mort" (Rm 7.9). Vaut-il mieux dès lors ignorer la loi que d'en subir les contraintes ? Il est bien évident qu'on peut disserter sans fin sur un tel sujet. Laissons les psychiques s'occuper des psychiques. La gnose nous offre d'autres perspectives. Jésus est venu "pour que voient ceux qui ne voient pas et pour que ceux qui voient deviennent aveugle" (Jn 9.39). Les

-c'est-à-dire les psychiques, ceux qui prétendent voir- indignés rétorquent : "Sommes-nous aveugles, nous aussi ?" Jésus leur répond : "Si vous étiez aveugles, vous seriez sans péchés ; mais vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure" (Jn 9.40). Qu'il ait ou non la prétention de voir, le psychique reste fermé à la gnose. En revanche, Jésus donne la vision à celui qui, sans à priori, désire voir ; il la donne par sa parole qui est en même temps vérité et vie : "Si vous demeurez dans ma parole... vous connaîtrez la vérité et la vérité vous fera libres" (Jn 8.31-32). La vérité qui rend libre est, bien entendu, d'une autre nature et d'un autre niveau que celle qui se veut, comme l'atteste Splendeur de la Vérité "la réaffirmation de l'universalité et de l'immutabilité des commandements moraux de l'Eglise". La malversation, inconsciente sans doute, réside dans le fait qu'on vous présente l'Evangile comme justifiant l'emprise collective de la loi, de la foi et de la morale, alors que Jésus répond à une exigence de réalisation individuelle et intérieure. La vérité qui rend libre, selon Jésus, est liée intrinsèquement à la découverte par l'homme de son être intérieur lequel correspond à son identité véritable. Il réalise alors qu'il est sa propre autorité. Alors que l'encyclique, qui pourtant prétend servir la liberté, précise que c'est dans la soumission qu'est le salut : "L'homme ne peut trouver que dans l'obéissance aux normes morales universelles la pleine confirmation de son unité en tant que personne et la possibilité d'un vrai progrès moral". Cette unité de la personne est justement à l'opposé du retour à l'un principiel dont parle Jésus : "Quand vous ferez le deux un, vous serez Fils de l'homme, et si vous dites : montagne éloigne-toi, elle s'éloignera" (log 106). Ces paroles, qui sont dans le droit fil de la gnose universelle, restent totalement incomprises des psychiques. Le mur qui sépare la doctrine de l'affirmation de la personne de la parole qui prône son effacement en faveur de l'être est sans fissure ; ceux qui ont la prétention de voir se coupent absolument de la vision : "vous dites : Nous voyons ! Votre péché demeure" (Jn 9.40). C'est bien cette prétention qui est cause de l'aveuglement, et c'est bien la persistance de la personne à découvrir la vérité qui constitue l'occultation.

Or le domaine de la personne est celui de la pensée et de la raison, tandis que le domaine de l'être (qui découvre que le Royaume est le dedans et le dehors de lui-même (log 3) est celui de la connaissance. La pensée ne peut accéder à la connaissance tandis que la connaissance englobe la pensée, tout comme la personne est impuissante à découvrir l'être tandis que l'être est à l'origine du monde donc de la personne. D'où cette parole de Jésus : "Celui qui a connu le monde (dans sa manifestation et non seulement au sens frivole et passager) a trouvé un cadavre ; et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui" (log 56). Nous rejoignons avec cette parole la grande tradition gnostique, à savoir que la personne est une pseudo-entité de l'ordre du rêve par rapport à l'être qui lui est le seul réel. Cette distinction est capitale. On la trouve plus ou moins explicite chez les grands sages d'Orient et d'Occident.

L'univers de la pensée n'a pas plus de réalité que la personne elle-même : "Depuis le commencement, aucune chose n'est" dit Hui-neng en rappelant l'upanishad. "Les créatures sont pur néant", précise Maître Eckhart. "La personne est un malentendu", affirme Nisargadatta. "La pensée est votre ennemie", lance U.G.. Mais, comme le monde fonctionne en inversant les données et qu'il appelle réel ce qui est de la nature du rêve, le dialogue est impossible : le rêve ne peut être exploré à partir du rêve, quelle que soit la discipline, philosophique, théologique ou scientifique, dont il relève.

E. G.



Courrier :

... Le passé et l'avenir sont les cartes d'un jeu virtuel tout à fait comparable à ces nouvelles techniques de réalités virtuelles, il suffit seulement de débrancher l'appareil pour connaître la réalité.

25.01.94 L.-M. C.

... Débrancher, oui, c'est vital, cependant, il y a bien une raison à cette invasion forcenée de l'image. L'accélération est si forte que ce qui se donne à voir ne peut plus être vu. Il suffit de presser sur des boutons pour disposer de tout le savoir des hommes, mais les robots sont plus performants que les hommes... Pourquoi ce déploiement et cette accélération ? Cette question est liée à cette autre : Pourquoi la manifestation ? Certes pas pour la promotion des personnes car ce serait plutôt mal parti. Alors pourquoi ? Je dois de dire, ou plutôt, je me dois de me dire comment je me vis. C'est du reste un bonheur ; je dirai même que c'est le bonheur, l'unique bonheur : me célébrer par la voix de celui qui n'est autre que moi, me célébrer en toute spontanéité loin des regards de ceux qui se veulent différents de moi. Or, tandis que je cultive mon unicité et que je m'émerveille de ce qu'elle m'apporte, je vois les hommes cultiver leurs différences par des exploits étourdissants. Plus je me révèle à moi-même dans le toujours nouveau et pourtant toujours reconnu plus les regards sont happés par les images et plus je leur suis étranger. C'est cela mon occultation. Ce voile qui va se déployant et s'épaississant correspond très exactement à la lumière que je lui demande de protéger. Ma lumière est omniprésente, mais je charge l'image de la cacher et tout est prévu de toute éternité pour que cette fonction s'accomplisse parfaitement. Ainsi les ténèbres sont en contact avec la lumière mais elles ne la voient pas. Le toujours nouveau de ma révélation connaît, de par sa nature même et de par ce corps-lumière, un rayonnement de plus en plus intense auquel correspondent les ténèbres qui le protègent. Plus vive est la clarté, plus opaque est le voile.

Comme je suis seul à me voir, je suis seul à apprécier ma lumière et je suis seul à mesurer l'amplitude et l'épaisseur des ténèbres correspondantes. L'envahissement des ténèbres est la marque de mon déploiement. Mais les ténèbres ne voient ni leur opacité ni ma lumière. Si elles pouvaient sonder ma nature elles fondraient comme neige au soleil. Mais alors mon jeu serait stoppé. La manifestation disparaîtrait avec ma révélation. C'est à la fois simple, naïf, évident, mais la personne ne comprend pas. Le rêve ne saurait pénétrer le réel. En permanence, le monde m'invite à ce constat.

9.02.94 E.G.

* * *

... Le royal résultat de tout mon jeu de la manifestation consiste à me vivre tout simplement dans ce que tu nommes la vie de l'homme ordinaire. Dépourvu du fatras de la personne, de ses ambitions et, bien sûr, de tous ses Dieux.

Tout le TCHAN ancien et le TAO de Lao-Tseu tentaient bien d'attirer notre attention sur l'homme ordinaire et mentionnaient des vérités toutes simples comme "Quand j'ai faim, je mange... quand il fait froid, je gèle... quand j'ai sommeil, je dors...", mais nous ne pouvions pas alors adhérer à cette réalité toute simple. Nul ne peut connaître cette réalité ultime jusqu'à la fin de l'investissement, de l'initiation. Pour ma part, une vingtaine d'années m'ont été nécessaires pour réaliser ces paroles bien banales de Suzuki prononcées devant une docte assemblée : "A ce moment-là, je suis comme une vache qui regarde passer un train". Autrement dit : je n'interprète pas, ne pollue pas et regarde ce qui arrive, ce qui se passe, sans jugement d'aucune sorte... Heureux, serein, apparemment démun, mais en réalité Eternel et le sachant. Sans crainte de la mort ni des peurs habituelles propres à l'homme duel ballotté entre le Bien et le Mal, le Dieu et le Diable, le ce qui est à faire et le ce qui n'est pas à faire... La liberté, quoi !

...
Ma simplicité me cache aux yeux de toute la manifestation dualiste : elle me veut ailleurs ou autrement mais pas ici, pas comme elle me voit démun, d'intelligence, de beauté, d'éternelle jeunesse, de dons propres à réaliser saluts et miracles... Elle me désire vêtu en "persan" ou dans la robe safran ou blanche immaculée d'un gourou à barbe blanche et très longs cheveux. Peut-être bien

supporterait-elle également le crâne rasé ou revêtu des ors des églises en place.
Quelle fabuleuse mascarade !!! Le voilà, le seul et vrai miracle = mon jeu de
cache-cache au sein duquel mes dés ne sont pas pipés, comme le prétendait Emerson,
mais... où il n'existe aucun dé.

7.02.94 M.L.



POEMES

ta bouche s'ouvre à l'immense
porte de l'univers
ou de l'envers des mondes
tu es la source de la vie
et le grand souffle qui rythme
la pulsation de tous les êtres

soleil dont le dernier rayon
s'étire à l'échancrure
des vagues s'occultant
sur mon front

tu es toujours plus loin l'écume
qui s'ébat sur la rive
où s'achève toute errance

><

palpitation de l'être
qui jaillit de la vague
invisible du non-être

je chante à l'horizon de toi
comète échevelée
quand tu déchires
dans le sang
la rude écorce de la nuit

et lorsqu'au sein de l'océan
ton cœur joue dans mon cœur
qui donc es-tu si tu n'es moi

Yves

BIBLIOGRAPHIE

H.W.L. POONJA. (traduction d'Alain MAROGER). Le Réveil du Lion, Les Editions du Relié, 84440 Robion, 1994. (1 vol. 240 p.)

On ne présente pas dans les Cahiers Métanoïa H.W.L. POONJA pas plus que son fidèle traducteur. En effet, grâce à notre ami, Alain Maroger, nous avons déjà publié depuis plusieurs années des textes d'entretiens de POONJA. Et j'ai eu l'occasion de dire combien la "vision" de POONJA correspondait à celle qui se dégage de l'Évangile selon Thomas.

Sous le titre "Le Réveil du Lion" sont rassemblés ici dix-sept dialogues qui sont autant de chapitres du livre, chacun comportant un titre. Cette disposition thématique, même s'il y a plusieurs interlocuteurs par chapitre, facilite grandement la lecture. Du reste, le questionneur n'est pas personnifié, ce qui permet l'élagage des propos superflus. On peut regretter l'absence d'anecdotes pittoresques mais l'ouvrage y gagne en cohésion, et l'humour délicieux de Poonja donne à l'ensemble de ses propos une transparence souriante et rayonnante. On sait que POONJA rencontra son maître Ramana MAHARSHI, en 1944. La vénération qu'il continue de vouer au maître ne l'empêche pas d'exprimer sa propre vision des choses. A un interlocuteur qui lui rapportait : *j'ai lu que Ramana Maharshi disait que nous devons constamment demeurer dans le Soi*, il rétorquait : *je dirais plutôt, libérez le mental de toute demeure*. Et à la réplique : *Mais le mental ne demeure pas*, il déclare : *Qui d'autre que le mental demeure ?* (p. 92). Je laisse au lecteur la joie de découvrir les réparties de POONJA empreintes de bonté, et d'humour. Elles se résument par cette parole : *Faites-nous confiance et regardez à l'intérieur* (p. 223).

Par rapport à tant de livres d'entretiens traduits plus ou moins correctement de l'anglais en français, je me fais une joie de signaler l'excellence de la traduction d'Alain Maroger. La réussite en ce domaine dépend non seulement de la maîtrise des langues mais surtout des affinités électives entre l'auteur et le traducteur. Et je peux ici attester qu'elles sont d'une qualité rare.

Les lecteurs des Cahiers seront heureux de savoir, pour terminer, que "Le Réveil du Lion" commence par nous offrir l'extraordinaire récit de la rencontre du Père Henri Le Saux avec POONJA. Ce texte constitue un extrait de "Souvenirs d'Arunâchala", édition de l'Epi, où Henri Le Saux nous rapporte avec simplicité et humilité, les propos de Poonja l'invitant à couper les amarres qui le tenaient attaché à une religion et à des obligations rituelles : *Il ne vous manque qu'une chose, reprit-il. Débarassez-vous des derniers liens qui vous entravent. Vous êtes prêt. Cessez vos prières, cessez vos rites, cessez ces contemplations sur ceci ou cela. Réalisez que "vous êtes. Tat tvam asi". Tu es Cela.* Ce document est d'autant plus précieux que "Souvenirs d'Arunâchala" est aujourd'hui épuisé.

Emile Gillibert

POESIES

Hors de moi je me cherchais sans trêve
Hors de moi j'errais sans repos
Hors de moi je pressentais la présence
Hors de moi je ne trouvais qu'absence.

Alors, inversant mon regard, je me suis vu moi-même
Dans cette fulgurance mortelle je me suis découvert
Unique vivant, sans limite, lumière du seul je,
alpha et oméga.

Edmond

Tout m'En sépare
en fait l'objet
de toute détresse
déguisé en dieu

au loin clignote
un vieux soleil
promesse de retour
à qui sait quitter
sa défroque de fils

fraîchement sortie
de la photo se trouve
l'Enfance qu'une plume
d'oiseau suffit à combler

manoune

amoureux du lac
le cygne voudrait y demeurer encore
la glace a recouvert les eaux
et le cygne sans regrets s'envole

Tsanyang Gyatso
VI^o Dalai Lama

✽

j'écoute le réel
un cygne qui s'envole
par la route des vents
libre réalisant le rêve
du grand retour aux confins de soi-même

j'écoute le réel
la musique des mondes
et toi qui en moi-même me parles
de tout ce qui ne peut se dire

j'écoute ma lumière
et vis à ma rencontre
l'ultime cri du je
qui meurt à en mourir

✽

ton nom est sur mes lèvres
et je suis dans ton rêve
mes plus beaux mots d'amour
je les tisse pour toi

je contemple en mon fond
le spectacle du monde
dont l'onde se déploie
de ton rire à ma joie

je suis si loin de moi
que j'en oublie parfois
d'attester que je suis
l'impalpable de l'être

Yves

Nul autre contrepoids au joug du ciel
que le parti pris à la terre
d'élever, toujours plus dominant,
le socle
où s'établira la lumière dévêtue

Pour atteindre
l'instant d'excessive rencontre
des lignes de force
N'est-il que de suivre l'essor
dictant son épure
à l'arc-boutant du rêve

Il faut transgresser les courbes sereines
et tendre à la rupture
cet âge où s'engendre tout un continent dressé
Et là, mot à mot, s'ériger seul

Jacques

CONNAISSANCE - RECONNAISSANCE

Je me reconnais
en même temps que je me connais.
Je me reconnais comme étant de toujours
et d'un même mouvement
je me connais nouveau.

Tout est dans ma reconnaissance
mais tout n'est pas exploré d'un coup.
Je suis éternellement nouveau
bien que je me reconnaisse toujours le même.
Connaissance et reconnaissance vont de paire
marquées par le mouvement et le repos.
Si le mouvement était perpétuel
il n'y aurait pas reconnaissance
et la connaissance serait sans repos.

Je me connais et je me reconnais
dans les saisons de l'esprit.
Je jouis des phases de ma félicité :
impulsion, essor, orgasme, repos.
Si la conscience de ma présence était constante
je ne pourrais moduler mon bonheur de vivre.
Le mouvement appelle le repos,
le repos appelle le mouvement.

L'inconnaissance sollicite la conscience
la conscience tend vers la béatitude.
Plus je cultive ma présence
plus je savoure le repos.
Je parfaits ma révélation
suivant les dosages inattendus de mon amour.
Je goûte le bonheur de me surprendre
en jouant à m'étonner.
Je prolonge la veille
pour l'ivresse de me perdre
je m'amuse à dormir
pour la joie de me réveiller.

Emile